LARS KEPLER

Incurables

roman traduit du suédois
par Hege Roel-Rousson

ACTES SUD

Pour tous les menteurs, leur part sera dans l'étang ardent de feu et de soufre, ce qui est la seconde mort.

Apocalypse, XXI, 8.

On nomme “médium” une personne qui serait sensible à des influences paranormales. Ce don lui permettrait de percevoir diverses manifestations que la science ne peut expliquer. Certains médiums affirment communiquer avec l’au-delà lors de séances de spiritisme, d’autres pratiquent la divination en lisant, par exemple, dans les cartes de tarot. S’il existe de nombreuses pratiques, le désir d’entrer en contact avec les esprits remonte à des milliers d’années. Mille ans avant Jésus-Christ, le roi Saül d’Israël s’était attaché les services d’un voyant afin de solliciter les conseils du défunt prophète Samuel. De nos jours, il n’est pas rare que la police fasse appel à des médiums ou spirites dans des cas jugés particulièrement difficiles. Bien que ces derniers interviennent plusieurs fois par an, il n’existe aucun cas avéré d’affaire ayant été résolue grâce à un médium.

1

Elisabet Grim est âgée de cinquante et un ans. Elle a les cheveux grisonnants, des yeux rieurs et son sourire dévoile une incisive qui chevauche légèrement la dent voisine. Elle est infirmière à la ferme Birgittagården, un centre d'accueil pour jeunes situé au nord de Sundsvall. Cette institution spécialisée prend en charge huit jeunes filles âgées de douze à dix-sept ans dans le cadre de la LVU, une loi qui définit les dispositions spécifiques relatives à l'assistance aux adolescents.

À leur arrivée au centre, de nombreuses patientes souffrent de toxicomanie. La plupart ont aussi adopté des comportements auto-agressifs tels que l'automutilation pathologique ou l'anorexie. Certaines sont extrêmement violentes.

On compte peu d'alternatives aux unités d'hospitalisation en milieu fermé avec portes sécurisées, fenêtres à barreaux et conduits d'aération grillagés. Dernière étape avant la prison et l'administration de soins psychiatriques sans consentement, Birgittagården fait figure d'exception. L'institution accueille des adolescentes dans le but de les préparer à un retour progressif à des traitements extra-hospitaliers et Elisabet a coutume de dire que ce sont les gentilles filles qui atterrissent à Birgittagården.

Elle laisse fondre le dernier morceau de chocolat noir dans sa bouche et se délecte de sa douceur mêlée à un amer picotement. Ses épaules se détendent peu à peu. La soirée a été éprouvante. Pourtant, la journée avait bien commencé. Les cours du matin, le déjeuner et les quelques heures consacrées à la baignade et aux jeux dans le lac s'étaient déroulés sans incident

majeur. L'intendante était partie peu après le repas du soir et Elisabet s'était retrouvée seule à la ferme.

Le personnel de nuit a été réduit quatre mois après que le holding Blancheford a racheté le groupe de santé auquel appartient Birgittagården.

Les pensionnaires avaient été autorisées à regarder la télévision jusqu'à 22 heures. Installée dans l'infirmerie, Elisabet tentait de faire le point sur les rapports individuels lorsque des cris furieux avaient retenti. Elle s'était alors précipitée jusqu'à la salle de télévision. Miranda s'était jetée sur la petite Tuula et hurlait en la traitant de tous les noms. Elle l'avait ensuite traînée hors du canapé avant de la rouer de coups de pied dans le dos.

Habituée aux accès de violence de Miranda, Elisabet avait accouru pour dégager Tuula de son étreinte et avait reçu une gifle au passage. Après avoir réprimandé Miranda pour son comportement, elle l'avait escortée d'office dans la salle destinée aux fouilles corporelles puis jusqu'à la chambre d'isolement située plus loin dans le couloir.

Elisabet lui avait souhaité bonne nuit sans obtenir la moindre réponse. Et lorsqu'elle avait verrouillé la porte derrière elle, Miranda était toujours assise sur le lit et souriait, le regard rivé au sol.

La dernière patiente à être arrivée, Vicky Bennet, était censée avoir un entretien individuel le soir où la bagarre entre Miranda et Tuula avait éclaté. Vicky avait alors prudemment rappelé à Elisabet qu'elle attendait son rendez-vous et avait appris qu'il serait certainement reporté. Bouleversée, elle avait brisé une tasse et s'était entaillé le ventre et les poignets avec un tesson.

Lorsque Elisabeth était entrée dans sa chambre, Vicky était assise le visage enfoui dans ses mains. Du sang coulait sur ses avant-bras.

Elisabeth avait nettoyé ses plaies, mis un pansement sur son ventre et entouré ses poignets de bandes de gaze. Elle l'avait réconfortée, l'appelant affectueusement "ma petite puce" jusqu'à ce qu'un timide sourire se dessine sur les lèvres de Vicky.

Pour la troisième nuit consécutive, elle lui avait administré dix milligrammes de Zaleplon afin qu'elle trouve le sommeil.

2

Désormais, toutes les pensionnaires de Birgittagården sont endormies. Un profond silence règne sur le centre. Le reflet de la lampe allumée sur la fenêtre du bureau donne à Elisabet l'impression que le monde extérieur est d'un noir impénétrable.

Assise devant l'ordinateur, elle termine de rédiger un rapport sur les événements de la soirée. Une ride lui creuse le front.

Il est bientôt minuit et elle n'a pas encore eu un instant à elle pour pouvoir prendre son cachet du soir. Sa petite drogue, comme elle s'amuse à l'appeler. Le rythme des gardes de nuit ajouté à des journées souvent agitées a fini par lui faire perdre le sommeil. Chaque soir, vers 22 heures, elle prend dix milligrammes de Stilnox afin de s'endormir environ une heure plus tard et ainsi s'assurer au moins quelques heures de repos.

L'obscurité de septembre a enveloppé la forêt, mais on devine encore les miroitements nacrés à la surface du lac Himmelsjö. Elisabet peut enfin éteindre l'ordinateur et prendre son cachet. Elle s'emmitoufle dans son gilet en se disant qu'elle boirait volontiers un verre de vin rouge. Elle languit de se retrouver dans son lit avec un livre et un verre de bon vin. Elle adore ces moments paisibles durant lesquels elle peut lire ou papoter avec Daniel.

Cette nuit, elle devra se contenter de la chambre de service. Dans la cour, les aboiements de Buster la font sursauter. Ils sont tellement insistants qu'elle en a la chair de poule.

Il est tard, elle devrait déjà dormir.

Une fois l'écran éteint, la pièce s'obscurcit davantage. À l'extérieur, le silence retombe soudain et Elisabet prend conscience

des moindres bruits qu'elle provoque – le chuintement des ressorts pneumatiques lorsqu'elle se lève de sa chaise ou le grincement des lames de parquet sous ses pieds quand elle se dirige vers la fenêtre. Elle tente d'apercevoir quelque chose au-dehors, mais la vitre ne reflète que son visage, le bureau avec l'ordinateur et le téléphone, et les motifs jaunes et verts imprimés au pochoir sur les murs.

Soudain, dans le reflet, elle voit la porte s'ouvrir lentement dans son dos. Elle l'avait laissée entrebâillée, elle est maintenant à demi ouverte. Il doit s'agir d'un courant d'air, le poêle de la salle à manger tire énormément.

Elisabet ressent pourtant une vague inquiétude, comme si la peur commençait lentement à s'immiscer dans ses veines. Elle n'ose pas se retourner. Comme hypnotisée, elle fixe le reflet de la porte derrière elle.

Elle écoute le silence, l'ordinateur émet encore de légers crépitements. En faisant un effort pour chasser son malaise, elle tend la main pour éteindre la lumière et se retourne.

La porte est grande ouverte.

Un frisson parcourt sa nuque et descend le long de sa colonne vertébrale.

Le plafonnier du couloir qui dessert la salle à manger et les chambres est allumé. Elle quitte le bureau pour aller vérifier que les portes du poêle sont correctement fermées. C'est alors qu'elle entend un chuchotement.

3

Immobile, Elisabet tend l'oreille en scrutant le couloir. Tout semble silencieux mais au bout d'un moment, elle finit par distinguer quelque chose. Il s'agit bien d'un chuchotement, mais si léger qu'on l'entend à peine.

— C'est à toi de fermer les yeux maintenant.

Elisabet cligne plusieurs fois pour sonder l'obscurité mais ses tentatives restent vaines.

Au moment où elle se dit que c'est probablement une des filles qui parle dans son sommeil, un étrange bruit retentit. Comme si une pêche trop mûre était tombée par terre. Le son se répète. Un autre fruit, lourd et mou. Le pied d'une table racle le sol, immédiatement suivi de deux chocs sourds.

Elle devine un mouvement du coin de l'œil. Une ombre qui passe. Elle se retourne et se rend compte que la porte de la salle à manger se referme lentement.

— Attendez, dit-elle, bien qu'elle suppose qu'il s'agit d'un courant d'air.

Elle se précipite vers la porte, appuie sur la poignée et sent une étrange résistance. Elle doit forcer quelques secondes avant que la porte ne s'ouvre d'un coup, comme par enchantement.

Elisabet pénètre dans la salle à manger et balaie la pièce du regard. La vieille table luit légèrement. Elle avance lentement jusqu'au poêle et devine le reflet de ses mouvements dans les portes en cuivre.

Une douce chaleur émane du tuyau d'évacuation. Un bruissement suivi d'un coup sec la fait reculer d'un pas et heurter

une chaise. Une bûche s'est affaissée contre la paroi du poêle. La pièce est vide.

Elle prend une grande inspiration, sort de la salle à manger et referme la porte. Alors qu'elle s'apprête à rejoindre sa chambre située au fond du couloir, elle s'immobilise de nouveau.

La zone réservée aux filles est silencieuse. Une odeur acide flotte dans le couloir, elle lui rappelle quelque chose de métallique. Elisabet tente de discerner des mouvements dans l'obscurité mais tout semble calme. Elle est étrangement attirée vers la rangée de portes qui desservent les chambres et remarque que certaines d'entre elles sont entrebâillées.

Sur la droite, juste à côté des toilettes, dans le renfoncement de la chambre d'isolement où dort Miranda, une faible lueur s'échappe du trou de la serrure.

Elisabet retient sa respiration. Une voix chuchote derrière une des portes mais s'interrompt dès qu'elle se remet à avancer.

— Taisez-vous maintenant, ordonne-t-elle.

Le battement de son cœur s'intensifie quand elle entend une succession de bruits sourds. Il lui est difficile de localiser leur provenance exacte, mais il lui semble que Miranda tape de ses pieds nus contre le mur qui jouxte son lit. Elisabet s'apprête à aller vérifier par le trou de la serrure lorsqu'elle aperçoit une silhouette tapie dans le renfoncement. Il y a quelqu'un.

Sa respiration s'accélère, elle fait quelques pas en arrière mais un énorme poids semble l'oppresser, comme si elle se trouvait au fond de l'océan. Elle ressent le danger mais la peur la paralyse. Ce n'est qu'en entendant le sol grincer à quelques mètres d'elle que son instinct lui dicte enfin de prendre la fuite. La silhouette s'est mise à bouger.

Elisabet fait volte-face et se met à courir. Elle entend maintenant le martèlement des pas dans son dos. Dans la précipitation, elle glisse sur le tapis, se cogne l'épaule contre le mur mais se rattrape *in extremis*.

Une voix douce l'exhorte d'arrêter, elle accélère encore sa course et mobilise toutes ses forces pour atteindre l'extrémité du couloir.

À son passage, la double porte s'ouvre en claquant et se referme derrière elle avec un bruit sourd.

Elle traverse en trombe la salle de fouille en prenant appui sur les murs et entraîne sur son passage le cadre dans lequel est affichée la convention de l'ONU relative aux droits de l'enfant. Il se décroche et se brise contre le sol. Elle atteint l'entrée, tâtonne sur la porte à la recherche de la poignée, la pousse et se retrouve enfin dehors, dans la fraîcheur de la nuit. Elle tente de s'éloigner le plus vite possible mais glisse sur le perron et tombe sur la hanche, un pied coincé sous son corps. La douleur qui irradie dans sa cheville est si violente qu'elle ne peut réprimer un cri. Les pas lourds se rapprochent dans le vestibule. Elle se traîne sur le sol, perd ses chaussons mais parvient à se relever en gémissant.

4

Le chien la suit en aboyant, il sautille autour d'elle, souffle et pousse de petits jappements. Elisabet traverse la cour dans l'obscurité. Le chien ne cesse d'aboyer. Elle sait qu'il lui sera impossible de se sauver par la forêt, la ferme la plus proche est à plus d'une demi-heure en voiture. Elle n'a nulle part où aller. Elle jette un regard désespéré autour d'elle et se faufile derrière le séchoir à houblon. Elle atteint la grange, ouvre la porte de ses mains tremblantes et pénètre à l'intérieur après avoir délicatement refermé derrière elle.

Haletante, elle s'effondre sur le sol et saisit son portable dans sa poche.

— Oh mon Dieu, oh mon Dieu…

Ses mains tremblent et le téléphone lui échappe. Le couvercle s'est détaché et la batterie a été éjectée hors de l'appareil. Elle commence à ramasser les différents éléments lorsqu'elle entend des pas crisser sur le gravier de la cour. Elle retient son souffle.

Son cœur bat la chamade et le sang bourdonne dans ses oreilles. Elle tente prudemment d'apercevoir quelque chose par la fenêtre.

À l'extérieur, le chien aboie toujours. Buster l'a suivie jusqu'à la grange et gratte la porte en gémissant frénétiquement.

Elle s'éloigne de la porte d'entrée et rampe jusqu'à l'angle situé près de la cheminée. Elle s'efforce de respirer le plus silencieusement possible, se terre derrière le panier à bois et parvient enfin à insérer la batterie dans son téléphone.

La porte de la grange s'ouvre brusquement et un cri d'effroi lui échappe. Terrifiée à l'idée d'être repérée, elle se traîne plus loin le long du mur mais se retrouve bientôt prise au piège.

Elle voit alors les bottes se rapprocher d'elle, une silhouette, et bientôt un visage effroyable. Un marteau luit dans sa main, elle peut presque en ressentir le poids.

Elle secoue la tête, écoute la voix et se couvre le visage. La silhouette semble hésiter un instant, puis elle se précipite sur elle, la maintient au sol d'un pied et lui assène un coup d'une extrême violence. Une douleur cuisante éclate dans son front, juste au-dessus de la racine des cheveux. Elle ne voit plus rien. La douleur est atroce, mais elle sent très distinctement l'effrayante caresse du sang sur ses oreilles et autour de son cou.

Le deuxième coup retombe exactement au même endroit. Sa tête vacille sur le côté. La seule chose qu'elle ressent, désormais, c'est l'air dont ses poumons s'emplissent. Presque inconsciente, elle a le temps de se dire qu'il est d'une douceur merveilleuse avant de perdre définitivement connaissance.

Elisabet ne ressent pas les autres coups qui pleuvent sur son corps. Elle ignore que quelqu'un récupère les clés du bureau et de la chambre d'isolement dans sa poche. Elle est étendue sur le sol lorsque le chien entre dans la grange en tapinois et lape le sang de sa tête écrasée tandis que la vie quitte lentement son corps.